

JULIEN BASSOT

LE PRINTEMPS DES REVENANTS



Julien Bassot

Le Printemps
des revenants

© Julien Bassot, 2020

ISBN numérique : 979-10-262-6103-2

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

CHAPITRE PREMIER

L'HEURE DES REGRETS

Mercredi 18 avril 2018

Je me souviens parfaitement de ce jour-là, genèse d'un printemps si singulier, dont l'insolence a changé mon existence dans des proportions inédites.

Debout derrière la baie vitrée, en cette matinée pleine de grâce, je regardais au-dehors le petit parc qui bordait l'immeuble. Les branches claires des peupliers trônaient fièrement sur une nature en plein renouveau, estampée d'une harmonie symphonique aux accords tendres. Par monts et par vaux, le calme triomphait, parce qu'il n'avait guère besoin d'être autre chose que lui-même. L'azur printanier encerclait des empires nuageux en lévitation. Les cygnes chanteurs se prélassaient dans l'étang sauvage. Les pierres râpeuses saluaient la procession solaire. Les abeilles laborieuses voltigeaient au milieu d'une flore qui n'attendait que leur arrivée providentielle. Nature, j'avais alors tellement envie de me rendre à toi. Dans le ciel de germinal, un escadron d'hirondelles voltigeait dans les cieux, carrousel d'une bataille aérienne gagnée d'avance. Les bourgeons commençaient à éclore à leur rythme immuable, éveillés par une abnégation sans égale. Au loin, un rossignol à la queue rousse plastronnait près d'une cime, annonçant le retour des jours heureux, pour une saison qui lui avait donné mille fois rendez-vous.

Putain, c'était beau comme du Rimbaud.

Puis, je me retournai, exécutant une lente volte-face avec la joie de vivre d'un cocu en instance de divorce, et je fis face à ma réalité. Celle-là même qui me servait de cage dorée. J'étais alors dans la salle de repos des locaux de ma société, une formidable PME toulousaine tout droit sortie des rêves fanés de la « *Start-up nation* ». Et pas n'importe quelle entreprise à l'avant-garde, mais une firme spécialisée en sondages et marketing, répondant au nom méphitique de « Nysrock ». J'avais pour lors le privilège de travailler dans le nec plus ultra de la société marchande, le panthéon de la modernité, et le firmament de l'économie du tertiaire.

Une grande machine ultramoderne à café, proposant une dizaine de boissons chaudes torréfiées, était érigée tel un totem contre l'une des parois de la pièce. Juste à côté de celle-ci, des étalages proposaient des fruits « *bio* » de saison, et du chocolat équatorien issu du commerce équitable. En apparence, que du bonheur. Un gigantesque « *Relax* », écrit dans une calligraphie avenante sur un mur blanc albâtre, nous donnait l'ordre impérieux de la marche à suivre, pour lors que nous étions installés sur les poufs multicolores pullulant aux quatre coins de l'espace. Des coussins jaune citron, vert jade, rose bonbon, bleu maya, orange papaye... Rien de sombre, rien d'anxiogène, rien qui pourrait malencontreusement nous rappeler les objectifs commerciaux qui nous avaient été fixés en début d'année, et que nous ne tiendrions assurément pas.

Dans un coin de ce salon aménagé, Christopher, un petit gars châtain de la trentaine, à la barbe courte exemplairement bien taillée, était assis sur un fauteuil d'inspiration scandinave. Il était mon supérieur hiérarchique direct, mais aussi un Eugène de Rastignac des temps modernes, le panache en moins. Son ordinateur portable était posé sur une table ronde des plus tendance, de la race du mobilier qui fait jouir les *instagrammeuses* les plus frigides. L'homme était affublé d'une chemise seyante à motifs fleuris et d'un pantalon chino rouge, lui donnant une allure aussi chic que décontractée. Question d'apparat, le traditionnel costume trois-pièces n'était pas tellement apprécié dans la boîte. Trop formel, trop passéiste, trop figé pour ces précurseurs du Capital.

L'air résolu du bonhomme ne me laissait aucun doute quant à son activité du moment, moi qui le connaissais si bien. Christopher devait nous concocter ses diaporamas PowerPoint boursoufflés en langue anglaise, qui expliquaient à eux seuls sa fulgurante promotion dans l'organigramme de Nysrock. Paré d'une confiance en lui pathologique, il maniait l'esbroufe comme nul autre devant les décideurs, s'octroyant une clairvoyance qu'il n'a jamais détenue. Malheureusement, ce personnage hautain ne savait rien faire d'autre, mis à part dissimuler son incompétence sur le dos de ses subordonnés. Il privatisait les louanges, et mutualisait les échecs. Les petits esprits excellent pour les petites choses, ce qui en fait des gens terriblement dangereux, surtout quand l'époque leur donne un blanc-seing inespéré.

Plus loin se dressait le centre d'attraction principal de cette salle de repos, le baby-foot. L'indispensable du genre, sans qui ce lieu n'aurait jamais aspiré à ses desseins avant-gardistes. Deux de mes collègues du service communication

avaient commencé une partie bien étrange, animée par des coups de poignet mécaniques de vieux automates, leur regard s'étant dissipé dans les contours de la balle blanche. Il s'agissait de deux femmes partageant un seul et même profil. Celui de la trentenaire prisonnière dix heures par jour de son lieu de travail, tyrannisée par les oukases des réseaux sociaux, torturée par les applications de rencontres, zombifiée par les injonctions carriéristes, suppliciée par un mal-être sourd.

Trois jours plus tôt, une camarade de bureau leur avait annoncé son futur mariage dans un domaine tarnais, ce qui avait créé un élan de panique chez les vieilles filles, les cueillant tel un agent du KGB un soir de dénonciation. De leur regard s'élevaient des volutes d'anxiété, l'étendard obscur de l'Homo Sapiens contemporain. La peur de finir seules soufflait au creux de leur nuque, mangeait leur psyché déjà instable. Ces catherinettes m'éveillaient un sentiment de compassion, tant la toile finement tissée du progrès les avait piégées et ne semblait pas vouloir les relâcher.

Près des présentoirs, où étaient disponibles les magazines les plus hype de notre décennie, nouveaux évangiles de la sainte « *branchitude* », se tenait le contrôleur de gestion de la société. Un gobelet de café à la main, Jean-Bernard, lui, n'était pas tendance. Sa présence à côté des artefacts du monde nouveau relevait même de l'oxymore la plus accomplie. L'homme venait de fêter ses soixante et un ans, et il semblait déterminé à ne pas vouloir s'adapter à notre fabuleuse culture d'entreprise. Cette originalité s'exprimait par le cordon autour de ses montures de lunettes, son catogan tout droit sorti des années quatre-vingt-dix, sa chemise jaunette beaucoup trop large ou son *blue-jean* premier prix. Le sénior avait la panoplie complète du ringard, le look du *has-been* jusqu'au moindre détail. Fors l'honneur, sa cravate fantaisie était égayée de l'effigie de Tintin, évitant de peu la figure éliminatoire du Marsupilami.

Nonobstant ce, je considérais Jean-Bernard comme un bon copain au sein de la boîte. Fort de ses cheveux grisonnants et de ses yeux bleu acier, il était le dernier vestige des boomers au sein du monde professionnel, et le seul qui partageaient avec moi un sentiment profond de gêne pour l'univers racoleur et totalitaire dans lequel nous évoluions. Un homme de Neandertal en somme, que tous évitaient soigneusement dans la boîte, de peur d'être contaminés par son obsolescence programmée. Je pense d'ailleurs que ses errements stylistiques étaient volontaires, telle une caricature assumée de ce que ses employeurs

détestaient. Il savait qu'il les faisait gravement chier, et l'ultime bravade de sa longue carrière le comblait pour sûr.

Alors venait cette interrogation : pourquoi le bonhomme était-il encore employé dans cette firme pour qui la communication visuelle représentait tant ? Tout simplement parce que Jean-Bernard était un contrôleur de gestion de très grande compétence, une sorte de Mozart de l'analyse comptable, véritable chat de gouttière quand il s'agissait de faire retomber un bilan sur ses pattes. En dernière instance, la bonne santé économique de la société surpassait toute question de bon goût. Oui à la Com », mais pas à n'importe quel prix, la logique financière confessant ainsi son double langage fallacieux. Dès lors, quitte à se coltiner le grand dadais dans les bureaux flambant neufs de la société, le business restait le business.

Et puis, il y avait ma personne, dont le reflet estompé s'affichait sur la baie vitrée du salon comme un ectoplasme s'emprisonne dans sa lassitude. Timothée, de sexe masculin, brun aux yeux verts, vingt-neuf printemps, 1m75, jeune actif dans le vent. Le matricule utilisé par les ressources humaines pour me répertorier dans leur logiciel de gestion était TLA90, une classification froide de mon existence sociale. Diplômé d'un master en marketing et communication, dont une année en ERASMUS à Londres afin de parfaire ma maîtrise de l'anglais, j'avais le profil idéal pour œuvrer dans ce genre de PME moderne. Je rajoutais à mon glorieux C.V un rasage impeccable, un combo chemise-pantalon-espadrilles, et une coupe de cheveux en vogue pour devenir une créature parfaitement adaptée aux nécessités du marché mondialisé. L'Homme du futur, maintenant, déjà.

À mon corps défendant, j'avais été programmé dès mon plus tendre âge pour caresser cette providence dont je n'attendais rien. Une façon courtoise et distinguée pour expliquer que j'étais né avec une cuillère d'argent dans la bouche et un grand balai dans le cul. Mes parents étaient des apparatchiks des classes aisées françaises, et rien n'avait été fait pour que j'échappe à mon destin éclatant. Et peu importe ma volonté, qui n'avait pas sa place dans ce jeu-là. Ma sœur a relativement bien accepté le fatum de cette mécanique sociale, mais pas moi.

Avec toute la voilure à vau-vent, j'aurais tellement aimé me lever chaque matin pour une réunion de « *brainstorming* » au milieu de mes pairs, et raconter mon *road-trip* en Australie à une charmante jeune femme, que j'aurais

finallement embarquée dans ma chambre après un séminaire entre collègues. Franchement... J'aurais tellement voulu mettre sur les réseaux sociaux les photos de mon week-end dublinois à l'occasion de la Saint-Patrick, et contracter un crédit faramineux pour un duplex cosy en plein centre-ville. Mais l'histoire ne s'est pas déroulée ainsi, me condamnant à errer dans cette Europe du XXI^e siècle comme un spectre tout aussi démoralisé que tourmenté. Le réel n'a jamais été mon fort, et je préférais souvent m'enfermer dans mes songes plutôt que prendre l'existence telle qu'elle se présentait à moi. Un vieux con avant l'heure. Ma faute était d'autant plus inexcusable que j'avais trituré cette désadaptation jusqu'à l'épuisement, sur un chemin de vie dont je voulais saisir le sens.

Alors évidemment, j'ai connu les mêmes préoccupations que tous les autres branleurs de ma génération maudite. Celle née dans les années quatre-vingt, celle que les experts ont baptisée la « *génération Y* », celle d'ores et déjà destinée à être oubliée, lors même que nos pères auraient eu le cran de nous l'annoncer. Nous possédons une pop-culture à notre hauteur, marquée de nombreuses reliques loufoques, de la messagerie *MSN* au *hit machine* de Charly et Lulu, le minois de Séverine Ferrer et les dessins animés nippons, sans oublier la trilogie du samedi soir et la ferveur du 12 juillet 1998.... Mais aussi les *Final Fantasy* sur console, les arabesques aquatiques de Loana, les pas de danse de Kamel Ouali, le *Groland* sur Canal+, les explications scientifiques de Fred et Jamy, Clara Morgane à poil dans *Entrevue*, le paquet de *Marlboro light* dans la poche, Rafael Nadal en pantacourt, la série *Nip/Tuck* en DVD, les esthètes de la *tektonik... et caetera, et caetera*.

Que des gages de qualité pour fins connaisseurs, évidemment. J'ai aimé perdre une grande partie de mon temps derrière ces envolées potaches qui ont pris depuis quelques rides. Et si c'était à refaire, je le referais de bon cœur. Tout le monde a besoin d'être léger, de rire aux larmes, de se débaucher gentiment, même pour les pires nullités. Néanmoins, si ces plaisirs simples ont bercé ma mythologie, la tyrannie du divertissement n'a jamais colonisé entièrement mon imaginaire, butant au fin fond de mes tripes sur un fortin de suspicion.

J'ai commencé à filer un mauvais coton à l'âge de dix ans, lorsque j'ai découvert par hasard la poésie, lors d'une exposition littéraire au sein de mon école bourgeoise. J'ai découvert alors l'expression la plus belle qui soit, me plongeant irrémédiablement dans les lectures des œuvres poétiques de Heine, Baudelaire et Rimbaud. Une paire de claques et un non-retour. Pour toujours. Je

m'essayais souvent à l'écriture de petits poèmes tantôt mièvres, tantôt pétulants, souvent mauvais. Qu'importe, l'ivresse était là, mais en secret, par peur d'être traité de chochette dans la cour de récréation par les autres gosses.

Après cette expérience parnassienne, une dimension esthétique m'a définitivement empoigné, et je suis tombé en pâmoison devant des artistes dont je ne pouvais plus ignorer l'existence. John Coltrane pour le jazz, Charles Aznavour sur la scène, Stanley Kubrick derrière la caméra, Vincent Van Gogh au pinceau et même Ayrton Senna dans sa monoplace. La beauté totale, l'exigence de pureté agissaient comme un charme devant mes pupilles inlassablement en recherche de nouvelles révélations. Paradoxe dialectique, c'est la grand-voile de la culture bourgeoise qui m'a poussé loin des rivages de ma classe sociale, comme un courant à la fois invisible et invincible.

Dès lors, comme une entêtante antienne, débuta la grande incompréhension... Un malaise certain devant les nations occidentales qui faisaient de l'esthétique et de la morale le cadet de leurs soucis, pour canoniser en grande pompe les apôtres de la marchandisation de tout et de tous. J'étais totalement désorienté, mon dégoût se métamorphosant en aversion, lorsque la lumière jaillit à nouveau. Mes héros de circonstance ont préparé minutieusement leur entrée, tels des justiciers au milieu de la nuit meurtrière. Ce fut mon grand-père Georges qui se chargea de me les présenter au fil de ma vie. Mon aïeul était un professeur des universités à la retraite, passionné de lecture pour sûr, et qui ne transigeait jamais avec les questions culturelles. Lors des nombreuses semaines de vacances passées à ses côtés, il me fit découvrir un univers que l'Éducation nationale n'avait guère le temps de m'introduire. Toute sa vie, et encore aujourd'hui, le vieil homme a voulu me former conceptuellement, me donner la chance d'ouvrir mes horizons et d'aiguiser mon esprit critique.

Grand-père Georges et moi vadrouillions souvent en ville, à la quête de vieux trésors que la modernité ne voulait pas que nous trouvions, de peur d'être mise à nu sous mes yeux. Dans un déstockage d'une petite librairie de l'Est toulousain, il y eut un certain Orwell, et son « *Hommage à la Catalogne* ». Puis, dans la section littérature classique d'une bibliothèque municipale, mon aïeul m'invita à me saisir des « *Écrits corsaires* » de Pasolini. Et alors que nous déambulions un jour grisâtre dans un vide-grenier de quartier, les mains fanées de papi Georges m'offrirent « *L'enracinement* » de Simone Weil. Dans la foulée, et par dizaines, les clercs du passé se sont présentés à moi, prenant le temps de m'expliquer un

monde qui me sied si mal. À cause de grand-père, j'étais devenu l'archétype de l'intello casse-pieds. Le vrai, celui chiant comme la mort. De ceux qui prennent la tête, de ceux qui posent beaucoup de questions, mais aussi de ceux qui n'ont jamais vraiment tort.

Outre ces grandes lectures, je philosophais sur la substance du cosmos, entrevoyant peut-être l'existence d'un esprit infiniment supérieur à la manœuvre, une force qui donnerait du sens à nos natures périssables. J'étais taraudé par un agnosticisme fragile, qui escomptait basculer dans la Foi au premier miracle. La spiritualité m'avait toujours intrigué, fasciné même, mais pas assez pour que je puisse sauter le pas. En quête d'une paix totale qui ne viendrait jamais, mon âme triturait des questions qui n'avaient certainement pas de réponses. J'avais connu une éducation catholique classique ornementée de première communion, de profession de foi et de rosaires, ma famille ne lésinant pas sur les traditions ancestrales.

La religion ne m'a jamais galvanisé, de la lourdeur des rituels aux prédications décharnées, mais ce fut sans équivoque l'expérience la plus sociale et la plus altruiste de ma jeune vie. Je me souviens d'une institution figée dans l'espace, où nous ne nous soucions plus du rang économique, de la couleur de peau ou du sexe des fidèles, tous réunis dans la symbiose ultime de la Foi. Les derniers étaient les premiers, et les premiers étaient les derniers. Seul l'amour pour son prochain comptait alors, fin mot d'une fable tout aussi niaise que réconfortante. Ces années chrétiennes ont fait naître dans mon esprit une soif d'égalité pathologique, qui ne s'est jamais vraiment étanchée. Elles m'apparaissaient comme un paradigme de solidarité au milieu de l'atomisation des individus, où le mystère de la soutane flottait au milieu de l'océan capitaliste.

Les années passant, j'ai commencé à sentir les premiers symptômes de l'inadaptation, et clairement pas les moindres. Les choses inanimées ne me procuraient que très peu de plaisir, mon détachement devant les centres commerciaux n'allant que de mal en pis. Je préférais toujours un beau livre ou un grand film, à des gadgets en cascade qui finiraient par m'emmerder gentiment, mais sûrement. Et à l'âge de quinze ans, encore par hasard, je tombai amoureux du bois, ce matériau noble aux vertus infinies. Dans l'atelier de la maison de campagne de mes grands-parents, je m'échinai à fabriquer du mobilier à base de pièces de hêtre, d'acajou et de pin blanc que ma grand-mère commandait spécialement pour moi. Je confectionnai ainsi quelques meubles